

1. Le témoignage biblique et particulièrement les Evangiles sont de nature à créer des usages et des expressions proverbiales, signe de leur nature profondément évocatrice. Le vin nouveau et les vieilles outres appartiennent à ces expressions tombées dans le domaine public et que reprennent à l'envi les novateurs de toutes les époques. Qui n'a pas cédé au plaisir un peu mesquin de traiter son contradicteur d'arriéré et de vieille baderne? La chose devient franchement comique lorsque celui qui taxe de vétusté son interlocuteur n'est plus lui-même de première fraîcheur. Pris en ce sens, le débat sur la nouveauté est indécidable et inconsistant. Le nouveau ne serait bon que parce qu'il est dans l'air du temps; à ce stade, on peut rappeler que ce qui est à la mode est précisément ce qui se démode. Ce sont des querelles à l'intérieur d'un ancien monde où tout est vieux ou le devient et ces querelles nous font passer à côté de la question de la vraie nouveauté.

Les époques de décadence sont marquées d'un côté par le verbiage –une abondance de paroles qui disent peu de choses- et par une diminution d'énergie; chacun mène une existence menacée, privée et joie et d'inspiration. L'orientation vers des horizons infinis manque et l'on ne crée plus rien: on se contente de conserver ce qui peut l'être et on critique. La respiration perd de son ampleur et ni le cerveau ni les muscles ne sont convenablement oxygénés. C'est la fatigue d'être qui précède l'engourdissement. Les grandes époques de création s'inspirent des grandes réalisations du passé et en font un tremplin qui permet d'aller plus loin et plus haut, de se propulser vers l'avenir. Les époques qui n'ont plus rien à dire ni à faire de consistant se contentent de mesures conservatoires. Elles ne sont plus créatrices, mais critiques. Le temps est au déboulonnage des statues de nos glorieux ancêtres dont on découvre, derrière une indéniable volonté de vivre conquérante et héroïque, des vices et des défauts communs à notre humanité. Nous mesurons nos ancêtres à l'aune de certaines de nos valeurs contemporaines, ce qui nous permet de les rabaisser, du moins le croyons-nous, à notre niveau. Qu'on ne me fasse pas dire ce que je n'ai pas dit: je ne considère pas que nos hommes illustres du passé soient au-delà de toute critique, mais je trouve éminemment suspecte cette volonté de les réduire à notre commune mesure pour ne pas nous laisser interroger par ce qui les fait plus grands que nous. Le pasteur et moraliste Charles Wagner les constatait déjà au début du XXe siècle: «Notre idéal est trop vulgaire, nos ambitions trop terre à terre. Ce qui caractérise la situation générale est la médiocrité des aspirations. Notre sagesse est celle de vieillards désabusés, ricanants, intrigants. Les petits calculs occupent le premier rang. D'une foi aveugle, nous croyons aux petites combinaisons, aux petites ruses, aux petites ficelles, aux petits intérêts, aux petites malpropretés, au petit côté de toutes choses, aux succédanés et aux produits fabriqués.»

Nous retrouvons une notion mise en avant par le philosophe Spinoza: «la passion triste». La passion est ce qui nous met en mouvement sans que nous en ayons une nette conscience; du nombre de ces passions tristes sont la haine, la peur, la crainte, le désir de vengeance et le ressentiment –autant d'émotions qui détruisent l'être par une pulsion de mort retournée contre soi. Cet état négatif et ombrageux ne permet pas de faire émerger la «communauté jubilatoire» que beaucoup de penseurs appellent de leurs vœux. La vraie sagesse consiste à écarter ces passions tristes pour promouvoir une passion joyeuse créatrice. Ne parvenons-nous pas à la racine de la vraie nouveauté par ce petit détour philosophique? Il s'agit de ne pas ajouter du négatif à la négativité ambiante. Et il nous faut parvenir à la claire conscience qu'il existe aussi une dérive faite de ressentiment dans toute forme de religion qui peut recycler toutes les passions tristes en devenant envieuse, jalouse et haineuse, avec la meilleure bonne conscience possible. L'homme religieux peut dès lors se réfugier dans les valeurs toutes faites; il peut être enrôlé par n'importe qui et pour n'importe quelle cause; il a peur, il est angoissé, il s'ennuie devant l'existence; il engloutit sa liberté dans l'obéissance aux mots d'ordre; il devient l'homme mortellement sérieux et un tel sérieux conduit au fanatisme. La «mauvaise foi» pour reprendre un autre concept philosophique est mensonge à soi-même et fuite dans un système artificiel de pensée et de conviction.

2. Jésus ne semble pouvoir faire un geste ni énoncer une parole sans que des censeurs attachés à ses pas ne lui cherche prétexte à querelle. Tout autour de lui, ce ne sont que conciliabules destinés à lui tendre un piège. Dans le judaïsme de l'époque, il n'y a qu'un jeûne obligatoire, le jour du Grand Pardon, avec le rite du bouc émissaire et toute sa dimension d'expiation. Mais il y a aussi toute une série de jeûnes surrogatoires que s'imposent les pharisiens et les disciples de Jean-Baptiste, dont l'ascétisme était une caractéristique marquante. Ces jeûnes font forte impression sur la population qui aime à admirer les vertus d'exception qu'elle-même ne pratique pas. Un tel jeûne manifeste le zèle de ceux qui appartiennent à tel ou tel groupe d'une piété ardente. Alors pourquoi les disciples de Jésus ne jeûnent-

ils pas? Une telle attitude relâchée rejaillit sur leur Maître et leur attire à tous une attitude de mépris condescendant. Le jeûne, en interrompant volontairement la routine de l'alimentation, témoigne d'une prise de distance par rapport au monde. Le monde est hors d'état de satisfaire l'homme et de le rendre heureux. Quand on aspire au monde divin, comment ne pas être pris d'une tristesse indicible par rapport aux contingences de ce monde passager et transitoire qui s'en trouve dévalorisé? Le caractère creux et étranger du monde transitoire provoque l'aversion pour une vie vouée à la brièveté. La disparition de quelque chose qui nous est cher provoque en nous une perte d'appétit et un désintéret de tout ce qui, jusque-là pouvait nous faire plaisir. C'est pourquoi le jeûne s'accompagne tout naturellement de rites venant souligner le caractère bref et périssable de la vie: on se vêtait d'habits informes, on se couvrait de cendres et on s'interdisait tout autre chant que des lamentations, toute autre parole que des plaintes.

«Jésus leur répondit: les invités à la noce peuvent-ils jeûner pendant que l'époux est avec eux?» Cette image des noces mérite quelques éclaircissements. Les temps messianiques sont décrits dans la Bible comme des temps où Dieu et son peuple seront unis comme des amoureux. L'homme et Dieu ne font plus qu'un et l'être humain accède donc à son unité intérieure. Le héros épouse la princesse qu'il a délivrée, pour reprendre le langage des contes. Le ciel et la terre cessent de s'opposer et cela permet l'émergence d'une nouvelle harmonie. Le temps n'est plus à se lamenter sur la déchirure d'une réalité désorientée, mais à se réjouir de l'avènement d'une réalité rétablie dans sa bonté et dans sa beauté. En la personne de Jésus se produit l'union des opposés –l'union du ciel et de la terre. Comment ne pas s'associer à la joie de cette unité retrouvée pour que la fête soit belle et brillante? «Mais des jours viendront où l'époux leur aura été enlevé.» Il sera toujours assez tôt pour commémorer Vendredi Saint et pour renouer avec la pratique du jeûne devant l'assaut opiniâtre des forces du mal et des ténèbres. Le monde n'est encore qu'en train de passer. Quelle détresse plus terrible que d'avoir dû assister à l'anéantissement du seul Bon, du seul Vrai, du seul Juste, au moment même où ce qu'il incarnait semblait à portée de main?

«Personne ne coud une pièce d'étoffe neuve à un vieux vêtement...». La sagesse de ce constat tombe sous les sens, particulièrement lorsqu'on se replace dans le contexte de l'époque. Jésus évoque une pièce de drap neuf qui n'a pas été lavée et battue au foulon. Un tel tissu se rétrécit beaucoup au premier lavage et tire sur les parties précédemment jugées assez bonnes; le résultat en est une déchirure et une perte totale. L'image des vieilles outres est limpide lorsqu'on sait que l'antiquité ne maîtrise pas très bien les processus de vinification. Le vin jeune continue à fermenter et il menace de faire éclater les vieilles outres qui peuvent encore servir; l'indéniable avantage des vieilles outres faites en peau de chèvre est qu'elles n'ont plus le «goût de bouc», comme on le disait, mais elles sont usées par les frottements du transport et elles ont perdu beaucoup de leur élasticité: elles ne peuvent résister au bouillonnement d'un vin jeune qui n'a encore aucune stabilité. «A vin nouveau, outres neuves». Le vin nouveau de l'Evangile est en plein surgissement créateur et il ne peut que faire éclater les cadres usés des anciennes façons de comprendre le monde et la religion. Le temps n'est plus au rapetassage ni à la réparation. Avec Jésus apparaît une réalité qualitativement nouvelle, et non une simple nouveauté appelée à vieillir.

3. Les paroles et les actes de Jésus témoignent d'une spiritualité autre que celle des pharisiens: ceux-ci conservent avec un grand souci les commandements anciens et développent à l'infini les applications de ces commandements et de ces interdictions; Jésus, lui, reprend la substantifique moelle des enseignements de son peuple, mais il en déploie la force créatrice qui remonte précisément à la volonté même du Créateur. Le propre de la religion est d'éveiller le sentiment de la distance qui sépare l'être humain de sa véritable destinée et donc d'ouvrir l'homme à la dimension de la faute. Toute religion engage l'être humain dans un processus d'expiation et de réparation par toute une série de rites appropriés; et cela est certes légitime et formateur. En donnant le sentiment de l'infini, la religion détruit d'abord la joie naturelle. Elle rompt la spontanéité de la relation à soi-même et aux choses. La religion a raison quand elle souligne la finitude du monde, mais elle doit s'ouvrir à la dimension joyeuse d'une humanité en devenir qui retrouve son lien passionné et amoureux avec les sources mêmes de son être et de son développement. On a parfois compris l'action de Jésus en termes d'énergie et cela est bien dans le prolongement de notre texte. L'audience conquise par Jésus dès le début de son activité est l'effet non seulement de sa parole, mais du rayonnement de sa personnalité qui irradie l'ensemble de la réalité et bouscule l'ordre des choses. Jésus ne propose pas une réforme des institutions religieuses, pas

plus qu'il n'offre de nouvelles technique pour se désencombrer de soi-même et se libérer du poids de notre condition humaine. En sa personne, il révèle la cohésion puissante d'une vie qui se développe avec force et harmonie et sur laquelle les causes de destruction et de mal ne mordent pas. Nous souffrons du sentiment de l'absurde et du manque d'être. Jésus offre à contempler son humanité irradiant une énergie qui se propage de proche en proche. Le pasteur et moraliste Charles Wagner se lance dans une démonstration audacieuse dans son ouvrage *Ce qu'il faudra toujours*. Pour lui, l'homme ne peut pas plus échapper à Dieu qu'il ne peut sortir de la cohésion des lois universelles. «Il y a des figures de Dieu qui pâlisent et s'en vont; il y en a d'autres toutes fraîches et matinales qui montent à l'horizon. L'essentiel est d'avoir, sous le voile transparent de ces symboles toujours imparfaits, *le Dieu qu'il nous faut*. Puisqu'aussi bien il y a pour nous un bien suprême, une suprême réalité, une beauté qui surpasse toutes les beautés, un amour dont tous les autres sont les précurseurs, une justice vers qui toute justice s'oriente; puisque chacun se prosterne devant une grandeur et que, pour tout être, ce qu'il admire le plus, ce à quoi il tient le plus est son Dieu; puisque malgré tout on en a toujours un, autant vaut en épurer l'image. Notre vie est une argile et nous sommes des sculpteurs. Les yeux fixés, chacun sur notre divinité, nous pétrissons notre argile à son image. Il vaut la peine de choisir le modèle.». Wagner poursuit sa démonstration: «Il te faut un Dieu plus vivant que toi...Il te faut ce Dieu pour sentir que sous ta fragile structure quelque chose d'immortel s'élabore; pour ne pas te mépriser ni toi ni les autres; pour oser espérer à travers tes combats, tes obscurs labeurs, tes défaites. Il te le faut pour être moins hautain devant les petits, moins effacé devant les grands. Il te le faut pour avoir quelqu'un que tu puisses adorer dans un élan immense et lumineux...afin qu'il t'attire à lui et te rende meilleur. Il te faut quelqu'un que tu puisses aimer en tout ce que tu aimes, afin que tu n'aimes rien bassement...». Nous avons besoin de sentir circuler dans nos veines cette énergie, ce dynamisme qui émane de la personne même de Jésus. Nous n'entrons pas dans une logique de deuil et de renonciation, mais dans une logique de la surabondance et de l'excès illustrée par ce vin qui continue sa fermentation et fait éclater les vieilles outres. Le temps n'est plus aux passions tristes, mais à la passion heureuse qui se fait créatrice.